

La durabilité des langues

Dorothee Aquino

Chaque année, des langues meurent. Si aucune n'est à l'abri, certaines se portent incontestablement mieux que d'autres. La question est alors de savoir s'il y a des langues plus durables que d'autres et, le cas échéant, quels sont les facteurs qui peuvent influencer sur leur durabilité ou précipiter leur disparition. En examinant l'histoire linguistique de la Suisse romande sous cet angle, quelques éléments de réponse se dessinent.

Une cohabitation harmonieuse mise à mal au XIX^e siècle

La Suisse romande est aujourd'hui une région monolingue, le français étant utilisé à l'oral comme à l'écrit¹. Cela n'a cependant pas toujours été le cas. Jusqu'à récemment pour certaines régions, les Romandes et les Romands avaient pour langue maternelle des parlers gallo-romans de type francoprovençal ou oïlique. Contrairement à la France qui, pour désigner ces langues, a choisi le terme de *dialecte*, la Suisse romande parle de *patois*. À côté de ces langues indigènes, entre le Moyen Âge et le tournant du XIX^e siècle, le français, langue importée, était parlé par une frange importante de la population. Il était

également la langue de l'écrit, les patois n'ayant jamais rempli cette fonction. Durant cette période, le paysage linguistique de la Suisse romande se caractérisait donc par la cohabitation harmonieuse de plusieurs langues qui occupaient chacune des rôles bien définis. Le XIX^e siècle voit cet équilibre se modifier en profondeur. Le français gagne alors rapidement en importance et sa pratique s'étend à des espaces de communication jusque-là réservés aux patois. Parallèlement, ces derniers reculent, d'abord dans les régions protestantes, les zones urbaines et industrialisées, puis partout ailleurs. Les patois ont aujourd'hui presque totalement disparu et, dans les cantons où il reste quelques locuteurs – le Valais, Fribourg et le Jura –, ils sont en voie d'extinction.

Les différences entre la langue française et les patois qui pourraient expliquer la durabilité plus importante de la première et la disparition des seconds en Suisse romande ne tiennent pas à leurs propriétés intrinsèques. Comme le montre l'exemple du latin, une langue en tant que système n'est pas mortelle². Ce qui la condamne, c'est la rupture de sa transmission d'une génération à une autre et donc la disparition des locuteurs qui la parlent. Quelles sont alors les raisons qui ont poussé les Romandes et les Romands à renoncer à leur patois ?

1 En dehors des langues de l'immigration interne ou externe comme par exemple l'italien, le portugais ou l'albanais qui occupent aujourd'hui une place importante dans l'équilibre des langues en Suisse romande mais qui, n'étant pas des langues historiques, ne sont pas prises en compte ici.

2 Sur cette question, voir Hagège 2000.

Une question de prestige et d'idéologie

Les hiérarchisations de prestige qui s'établissent entre les langues sont l'une des explications possibles. Le français a été importé en Suisse romande où il a été utilisé à l'écrit et pour l'enseignement dès la fin du Moyen Âge, puis plus intensément à partir de la Réforme. Langue de culture, il jouit donc d'un prestige important et se voit très vite adopté par les élites romandes qui en assurent la diffusion. Les patois sont, quant à eux, résolument de tradition orale et n'ont que rarement été mis à l'écrit. Ils restent associés au foyer, à la vie familiale et n'offrent que peu d'attrait. À cela s'ajoute que, dès le XVII^e siècle, la politique linguistique de la France, consistant à associer la langue française à la construction d'un État fort et centralisé, a impliqué le développement d'idéologies langagières défavorables aux langues régionales et aux patois. La Révolution française a intensifié ces prédispositions, renforcé la position dominante du français et entériné une lutte ouverte contre les patois. Ces parlers, dès lors associés au terroir – envisagé dans un sens dépréciatif – et à des valeurs dépassées, voire dangereuses pour l'État, seront systématiquement dévalorisés et opposés à une langue française incarnant les valeurs de la République et le progrès. Du fait de la proximité géographique et culturelle avec la France, une partie de ces idées s'implante également en Suisse romande. De même, l'école, les autorités politiques et les médias officiels romands ne fonctionnent qu'en français, accentuant la position de domination de cette langue au détriment des patois.

Une industrialisation fatale aux patois

Au prestige s'ajoutent des facteurs économiques et sociaux qui s'avèrent déterminants dans la sélection des langues. En Suisse romande, l'industrialisation a joué un rôle prépondérant dans l'abandon des patois par les locuteurs. Le développement de ce secteur économique a nécessité l'engagement d'une main-d'œuvre importante. Une partie de celle-ci a quitté la campagne pour rejoindre les nouveaux centres industriels. Il a notamment été démontré que, pour les régions industrialisées du Jura, l'arrivée d'un grand nombre de travailleurs externes provenant d'autres régions romandes ou de Suisse alémanique avait modifié les équilibres linguistiques. En effet, lorsque ces locuteurs se sont retrouvés à travailler ensemble, il leur a fallu se comprendre et ils ont logiquement adopté le français comme langue commune. À cet égard, Andres Kristol écrit que le « brassage

de population est tel qu'en l'espace de deux à trois générations, l'usage des dialectes cesse complètement »³.

Les facteurs permettant d'expliquer la durabilité du français et l'érosion des patois en Suisse romande sont donc multiples et interdépendants. Cependant, le maintien d'une langue dépend en dernier recours des attitudes et des choix des locuteurs. Très clairement, à partir du XIX^e siècle, les Romandes et les Romands ont, sous la pression exercée par leur environnement, privilégié la langue la plus adaptée aux réalités sociales, économiques et politiques de leur époque, le français. Baignés dans une idéologie du monolinguisme, ils ont alors choisi de renoncer à leur langue maternelle, condamnant les patois romands à la disparition.

Références

- Hagège, Claude (2000) : Halte à la mort des langues, Odile Jacob, Paris.
- Kristol, Andres (2006) : Le passage au français : garantie du maintien de la romanité de la Suisse romande, in : Forum Helveticum 15, pp. 150-155.

L'auteure

Dorothee Aquino est docteure en sciences humaines et sociales et spécialiste en linguistique historique et variationnelle du français. Elle travaille à l'Université de Neuchâtel en tant que chargée d'enseignement à l'Institut des sciences du langage et en tant qu'adjointe à la direction et chargée de communication au Glossaire des patois de la Suisse romande (GPSR-UniNE).



3 Kristol 2006, p. 154.